



Claude Mandrin appela à former un conseil.

— Ah! aujourd'hui Mandrin pris par nous...

— Oui, oui.

— En quel endroit?

— Dans les bois... là-haut... sous la roche avec l'ours...  
Mandrin...

Il s'arrêta épuisé, à court d'idées et de souffle. Le capitaine lui laissa un moment pour se remettre et rassembler de nouvelles idées, — travail considérable, — puis il lui dit :

— Aujourd'hui Mandrin dans le bois près de la roche où est l'ours?

— Oui, oui, Mandrin pris.

— Sans doute. Alors Mandrin chasse avec chiens?...

— Oui, oui, fit le crétin joyeux d'être compris.

— Tu as donc vu Mandrin? reprit le capitaine.

— Non, j'ai vu chasseurs. Chasseurs dans la montagne, là-haut...

Il indiqua le mont boisé qui domine Roquairol, et continua :

— Ils cherchent l'ours... sous la roche.

— Les chasseurs cherchent l'ours, répéta le capitaine; ils cherchent l'ours pour Mandrin, demain?...

— Mandrin aujourd'hui, répondit l'idiot, les chasseurs hier.

— Ah! bien. Fifi a vu les chasseurs hier.

La Grosse-Tête gloussa de joie.

On se souvient que cet animal avait en effet espionné les piqueurs de Roquairol. Il haïssait Mandrin. Son idée fixe était de lui nuire, et sans cesse il rôdait dans ce but aux environs du château.

M. de Rocamour devina ses sentiments et le but qu'il s'était choisi et résolut aussitôt d'en profiter. Il reprit donc l'entretien avec le plus vif intérêt :

— Bon gros Fifi, dit-il d'un ton caressant, tu vas faire prendre Mandrin, et puis Mandrin pendu!... Ah! ah! Fifi. Tu sais l'endroit de l'ours?

— Oui, oui.

— Tu me conduiras?

— Oui, oui.

— Aujourd'hui?

— Aujourd'hui.

— Bien. Maintenant?...

— Grand Dieu! s'écria M. de La Tourette, y songez-vous, capi-

taine, nous remettre en campagne dès cette heure, sans avoir pris de repos !... mais ce n'est pas possible.

— Il le faut, monsieur le vicomte, si vous voulez prendre Mandrin. Songez quelle superbe revanche des avanies de cette nuit. Cet homme va nous guider, nous poster en embuscade. Vous l'avez entendu, n'est-ce pas ? Des chasseurs de Mandrin sont allés hier dans le bois relever les traces d'un ours, et l'on doit chasser aujourd'hui. Allons-nous manquer au rendez-vous ?... L'occasion est unique et inespérée. D'ailleurs, monsieur le vicomte, votre présence à Roquairol n'est pas indispensable : je n'ai besoin que de mes gendarmes... Cependant, si vous voulez avoir la bonté de nous attendre jusqu'à ce soir à Rives, je vous serai très obligé. J'espère vous y amener notre bandit solidement garrotté.

— Vous croyez déjà le tenir.

— J'ai le sentiment que, grâce à cet homme, il ne m'échappera pas. Ayez donc la bonté, monsieur le vicomte, de courir après mes gens, autant que le permet votre excellente monture, et de me les renvoyer.

M. de La Tourette consentit à ce que le capitaine lui demandait et piqua son cheval. M. de Rocamour continua à questionner son crétin et tira encore de sa grosse tête quelques renseignements qu'il jugea précieux. Il ne négligea rien pour stimuler le zèle du crétin. Il lui fit manger quelques morceaux de sucre qu'il avait dans la poche de son gilet et lui donna un écu de six francs.

L'obscurité de la nuit, les dangers, cent obstacles naturels n'avaient pas permis à la maréchaussée de s'éloigner beaucoup de la prairie. Elle campait dans la gorge en attendant le lever du jour. L'ordre du capitaine, qui avait la confiance de ses hommes, fut bien accueilli.

Au lever du soleil, on donna l'avoine aux chevaux et la petite cavalerie, guidée par Fifi la Grosse-Tête, qui pour ces sortes de choses avait l'habileté d'un sauvage, se dirigea vers la forêt où devait chasser le baron de Roquairol.

Tout le monde dormait au château et ne devait pas se lever avant huit ou neuf heures du matin. La maréchaussée eut donc tout le loisir de choisir une embuscade.

Fifi, qui connaissait les sentiers et les moindres accidents de terrain, les aida dans cette opération. Naturellement les chevaux furent attachés à une certaine distance et de façon à ne pas se

trouver sous le vent par rapport aux chasseurs. Enfin on cassa une croûte, on but une goutte et l'on attendit, avec une patience de braconnier à l'affût.

Neuf heures étaient depuis longtemps sonnées lorsqu'enfin Fifi perçut des bruits qui selon lui signalaient le départ de la chasse.

## XIV

### LA CHASSE

L'ours, chez les carnassiers sauvages, appartient à la bonne bourgeoisie. Le lion est un roi; le tigre royal, un prince féodal; le loup, la hyène, le renard sont du peuple. L'ours est bourgeois, de tempérament, de mœurs, de caractère, d'opinion. Si on le laissait faire, il établirait un gouvernement constitutionnel où la liberté individuelle aurait sa large part. Chacun pourrait y vivre tranquille, respecté, dans sa caverne; ce qui constitue selon cet être casanier par excellence, le premier droit et le premier bonheur du citoyen. Sa réputation, sous ce rapport, ne s'est point démentie depuis des siècles. Ce défaut de sociabilité est poussé chez lui à un tel degré qu'il a trouvé le moyen de concilier les joies de l'amour et de la famille avec l'indépendance personnelle et le divorce annuel, et une vie solitaire de six mois.

C'est très fort. — Il faut savoir reconnaître toutes les supériorités, même chez des individus de race inférieure.

Au printemps, lorsqu'à son réveil il hume l'odeur de la sève des sapins, maître Martin se dégourdit, prend le vent, écoute... Il n'entend rien que l'hiver qui fuit par les bruyantes cascades des neiges fondues. Assis sur son derrière, à l'entrée de sa caverne, le nez en l'air, il braque à droite à gauche son petit œil d'un brun roux, enfin retombe sur ses quatre pieds et se met en marche.

Chemin faisant, il flaire, s'oriente et finit par s'engager d'un pas résolu. Il sait où il va. De temps en temps, il s'arrête et se lève sur ses pieds de derrière pour examiner le tronc des grands arbres.

Tout à coup il se dresse devant un gros sapin dont l'écorce, à neuf ou dix pieds du sol, est déchirée par une profonde blessure. Il

s'appuie à l'arbre, étend son bras, aussi haut que possible, et de sa griffe entaille l'écorce.

Sa marque est-elle inférieure à la première, il se dit : Là est passé un de mes congénères plus fort que moi.

Et il s'en retourne dans sa tanière.

Sa marque est-elle plus élevée; il se dit : Je n'ai pas de rival dangereux. Et il descend vers une clairière où une ourse, se roulant sur la pelouse, attend le galant de six à sept pieds de hauteur, son idéal d'amour.

Les ours de taille inférieure qui rôdent autour de la belle se retirent. En amour comme en guerre, la force prime le droit, et c'est surtout chez les ours que M. de Bismarck a raison.

Pendant six mois maître Martin est le modèle des époux et des pères. Sa tendresse lui inspire toutes les ruses et toutes les audaces. Et tandis que dans le creux d'un chemin on aperçoit ce personnage fourré descendre paisiblement en se dandinant, d'un air de gros rentier, vers quelque bergerie de la montagne, on ne se doute pas que l'on a sous les yeux le modèle des pères qui va chercher le déjeuner de ses enfants.

On l'appelle une bête féroce...

A-t-il l'allure oblique du loup? Il a plutôt l'air d'un bon curé qui lit son bréviaire. Il va chercher un gigot de mouton. C'est tout simple.

Cela ne lui appartient pas! dira peut-être un lecteur.

Mon lecteur est Français; mais l'ours est de race germanique en Europe, ou anglo-germanique sur le reste du globe, et *cela lui appartiendra, s'il est le plus fort*, selon la parole du grand homme d'État des races germaniques.

D'ailleurs, après six mois de vie active, maître Martin embrasse sa compagne et ses enfants et se retire seul dans sa caverne, où il fait deux parts de son temps : l'une à dormir et l'autre à ne rien faire. Son estomac sommeille, comme son cœur. Il s'est amassé des kilos de graisse de rentes; cette fine graisse suinte par les pores de ses pattes; il la lèche et apaise ainsi les caprices d'un besoin engourdi.

En ce temps-là vous pouvez passer par ses sentiers, tourner autour de son gîte, il ne bougera pas; et s'il vous entrevoit il ne vous dira rien. Il n'a rien à vous dire.

— Sors donc, vieil égoïste, vieux sournois, gros hypocrite!...

Il ne répondra rien.

Pour obtenir un grognement de lui, il faut que vous l'attaquiez.

Des chiens de montagne sont chargés de cette mission périlleuse.

Il ne se trompe pas alors sur les intentions malveillantes dont il est l'objet. A l'apparition du chien, maître Martin se réveille tout à fait. Il répond par des grondements sourds et sort d'autant plus furieux qu'il était plus inoffensif et plus paisible. Ses griffes jouent en s'essayant dans leurs gaines, sa voix est rauque, le sang qui bout dans ses veines injecte le blanc de ses yeux; son épaisse fourrure est agitée de frissons; il vient ainsi se camper devant sa tanière. Son dos s'appuie à la roche ou à l'arbre voisin; il est assis sur ses pieds de derrière; la fureur retrousse ses lèvres noires sur ses dents pointues... Et il attend.

Martin est brave... Il est d'une force extraordinaire. Il possède comme armes défensives et offensives une gueule large et profonde, des griffes de plusieurs centimètres. Il est intelligent et rusé...

Mais il n'a pas inventé la poudre.

Il ne recule ni devant l'épieu, ni devant le long couteau de chasse... Il lutte corps à corps avec le brave chasseur norvégien qui l'attaque loyalement son couteau à la main... Mais que voulez-vous qu'il fasse contre le lasso du Mexicain ou contre nos carabines?... Le chevalier Bayard lui-même eût succombé dans un combat aussi inégal.

L'ours, découvert la veille par les piqueurs de Roquairol, était donc voué à la mort. Bien avant que le crétin eût perçu le bruit lointain des chasseurs, le sauvage solitaire avait pris l'alarme.

Il n'avait pas voulu attendre qu'on vînt le fusiller, ou l'enfumer dans son creux de rocher, et avait été prendre dehors son poste de combat.

C'était une bête superbe, dans la force de l'âge, mesurant sept pieds, au pelage d'un brun roux.

Bientôt quelques chiens donnèrent de la voix.

Retenus à grande peine par les piqueurs et valets, ces animaux de haute taille et plus féroces que l'ours s'étaient remis sur la piste de la veille et traînaient après eux les chasseurs dont souvent le pied glissait sur les pentes abruptes parsemées de sapins.

Derrière la meute s'avançaient, en deux groupes de nombre iné-

gal, les chefs et les simples contrebandiers : d'abord Mandrin, Gaston de La Tourette, Claude Mandrin et Fleuret.

Parvenus à vingt minutes environ de la tanière, les chasseurs firent halte.

— Il a été convenu, dit Gaston, que c'est moi qui mettrai bas la bête.

— Oui, mon ami, répondit Mandrin; mais sans préjuger de votre force comme tireur, encore faut-il que le gibier passe à une portée raisonnable de votre carabine et se présente favorablement; car si vous le blessez légèrement, rien au monde ne l'empêchera de se jeter sur vous...

— Je sais... fit Gaston.

— Voici ce que je propose, reprit Mandrin : d'abord retenir les chiens, qui ne sont utiles qu'autant que l'animal reste en son trou, ou prend la fuite; ensuite nous avancer avec un seul chien, comme guide. Si l'ours est à découvert, nous tenterons de le prendre à la fois en tête et par les flancs. Vous, chevalier, vous serez en face et vous obéirez à mon frère Claude qui se tiendra près de vous; Fleuret et moi, nous allons nous écarter à droite et à gauche sur les flancs de l'ennemi de façon à le tirer, si vous ne l'abattez point du premier coup, ce qui est probable; ou de lui couper la retraite s'il veut se dérober.

Il fut fait ainsi qu'il était dit

Le chien, retenu par le piqueur, allait tout droit devant lui, suivant une ligne perpendiculaire à l'ours; Mandrin et Fleuret se jetèrent de côté de manière à suivre cette ligne parallèlement à vingt-cinq pas de distance. Le reste des chasseurs suivit dans le même ordre mais en se tenant à un assez long intervalle.

Le terrain était une clairière de vieux sapins auxquels des roches de toutes formes et de toutes dimensions disputaient leur existence dans le désordre que présente un éroulement. Les chasseurs marchaient lentement, séparés les uns des autres à chaque instant par des roches et des arbres.

Sans qu'ils s'en doutassent, ils étaient bien servis par les gendarmes, qui sans le vouloir, leur servaient de rabatteurs.

L'ours se sentait cerné et ne bougeait pas.

Enfin vint le moment critique.

Gaston de La Tourette se trouva tout à coup à vingt pas de son

adversaire. Il en fut plus étonné que troublé ; il était brave et bon tireur.

L'ours était debout et offrait ainsi une large cible, mais il fallait le frapper au cœur, et la carabine n'avait qu'un canon simple.

Le chien tirait sur sa laisse d'un effort désespéré en mêlant ses abois aux grognements de l'ours. Gaston épaula ; près de lui, un peu en arrière, Claude Mandrin en fit autant. Les deux coups partirent, presque en même temps... Le chien se délivra et bondit. L'ours, blessé, retomba sur ses pieds ; puis roula comme une énorme boule rousse dans la direction de Gaston. Il n'avait qu'une balle dans l'épaule gauche. Il n'avait pas dit son dernier grognement ni donné son dernier coup de griffe. Favorisé par la pente du terrain, entraînant le chien avec lui, il arriva sur les chasseurs.

— A nous ! cria Claude.

Et avant que ses amis fussent arrivés il était, ainsi que Gaston, aux prises avec l'animal furieux.

Tirer le couteau en se jetant de côté fut la première manœuvre ; mais de l'offensive, on passait ainsi à la défensive. Bien que manchot, maître Martin eût emporté la victoire si plusieurs chasseurs n'étaient survenus.

Le chien paya pour tous.

Un coup de patte l'éventra.

Il avait dérangé le tir tout d'abord par son intervention inopportune qui avait obligé l'ours à changer d'attitude au moment de la première décharge ; il sauva le chevalier en se faisant déchirer au moment où l'ours allait mettre la griffe sur le chasseur. Avec une rapidité et un sang-froid remarquables, Gaston fit un retour sur lui, et lui déchargea ses pistolet dans le flanc droit. Presque en même temps plusieurs balles achevèrent la victime.

Une trompe de chasse sonna l'hallali.

Une joie mêlée de quelque orgueil exaltait les chasseurs qui félicitèrent le débutant de son courage et de son adresse.

Au son de la trompe, tout à coup, à une distance assez forte, deux coups de feu répondirent.

Claude Mandrin s'inquiéta.

— Que signifie?... dit-il.

— Ils déchargent leurs carabines en signe de joie, répondit un chasseur.

# LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

# MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

*Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.*

*Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.*

*C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.*

*Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.*

*Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.*

*Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!*

*A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.*

*Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!*

*Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.*

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

<b>5 centimes</b> LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	<b>25 centimes</b> LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.